



HAL
open science

La rue, espace d'une lecture du processus de globalisation (sud Tel Aviv, 2005-2008)

William Berthomiere, Caroline Rozenholc

► To cite this version:

William Berthomiere, Caroline Rozenholc. La rue, espace d'une lecture du processus de globalisation (sud Tel Aviv, 2005-2008). Où en est la rue dans la globalisation? Standardisation, singularisation et régulation, Nov 2008, Bordeaux, France. halshs-00344665v2

HAL Id: halshs-00344665

<https://shs.hal.science/halshs-00344665v2>

Submitted on 13 Oct 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***La rue, espace d'une lecture du processus de globalisation
(sud Tel Aviv, 2005-2008)***

Berthomière William & Rozenholc Caroline

Tel Aviv compose aujourd'hui un espace d'études privilégié car cette ville rassemble en un même lieu un ensemble de problématiques qui donne pleinement à voir la relation identité-territoire.

L'histoire d'Israël a en effet fait de Tel Aviv une ville plurielle qui est à la fois « la Ville blanche » -synthèse exceptionnelle de l'urbanisme et de l'architecture moderne du 20ème siècle-, une ville séculière –antithèse du modèle social que composerait Jérusalem et enfin, une « ville globale » inscrite dans des réseaux économiques et sociaux qui l'émanciperaient du contexte politique régional. L'ensemble de ces visages ont donc façonné Tel Aviv dans un contexte social particulier qui fait que la ville rassemble aujourd'hui l'ensemble des « segments » de la société israélienne et témoigne des composantes nombreuses d'une société diversifiée, principalement constituée en vagues d'immigrations successives.

A partir de travaux menés dans les quartiers sud de Tel Aviv, espace urbain plus particulièrement concerné par les dynamiques de la globalisation, le propos de cet article est donc de livrer une réflexion à la fois conceptuelle et méthodologique sur la rue comme terrain de recherche dans le cadre d'une étude visant à saisir les effets de ces dynamiques sur la construction de la relation identité-territoire.

***The Street as place for exploring the process of globalization
(south Tel Aviv, 2005-2008)***

Berthomière William & Rozenholc Caroline

Today, Tel Aviv composes a particular fieldwork for social researchers as this city assembles together a large diversity of questions regarding the relation binding identity and space.

The history of Israel has built Tel Aviv as a plural city which is in a same time "the White city" – exceptional synthesis of urbanism and of Modern architecture of the twentieth century -, a secular city –antithesis of the social model that Jerusalem would represent – and lastly, a "Global city" included in social and economic networks emancipating Tel Aviv from its regional political context. All these faces have shaped Tel Aviv in a particular social context from which results a city gathering all the "segments" of the Israeli society, and attesting to the plurality of the components of an urban society mainly composed of numerous and diverse periods of migration.

From different fieldwork researches realized in the South quarters of Tel Aviv -urban spaces particularly concerned by the dynamics of globalization- the aim of this article is to offer some elements –in conceptual and methodological terms- about the street as fieldwork place in the framework of a study striving for understanding the effects of the global dynamics on the relation binding identity and space.

***La rue, espace d'une lecture du processus de globalisation
(sud Tel Aviv, 2005-2008)***

Berthomière William & Rozenholc Caroline

Migrinter (CNRS-Univ. de Poitiers) & Centre de Recherche Français de Jérusalem

Pour le géographe, Tel Aviv est une métropole qui compose un espace d'études des plus riches car cette ville est porteuse d'un dynamisme palpable. De quelque côté que l'on tourne le regard, l'évolution du tissu urbain n'a de cesse de surprendre l'observateur. Rénovations, constructions, élévations : la ville se transforme rapidement.

Aux sources de ce dynamisme se trouve la politique urbaine d'une ville qui, de la rédaction de son plan stratégique à sa mise en scène touristique, cherche à dépasser l'image qu'elle hérite de la non-résolution du conflit israélo-palestinien. En ce sens, elle tend à se parer des attributs d'une ville générique où son « *city profile* » établi par la municipalité s'inscrit pleinement dans les dynamiques d'uniformisation et de standardisation que connaissent aujourd'hui de nombreuses autres métropoles. Tel Aviv trouve néanmoins la voie de ce processus de normalisation sans pour autant renier sa singularité. En effet, l'articulation minutieuse des échelles de référence permet à la fois la revendication de l'unicité de son urbanisme figuré par la Tel-Aviv « Ville blanche » – planifiée par Patrick Geddes et inscrite depuis peu au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO – et de l'ancienneté de son histoire méditerranéenne, en ancrant son développement dans la ville plusieurs fois millénaire de Jaffa. L'épaisseur historique de son appartenance régionale et la modernité précoce de son urbanité ont donc scellé les fondements de la ville de Tel Aviv. Avec la globalisation, c'est une strate supplémentaire de la « *City's social fabric* » qui est façonnée et de nouveaux équilibres –ou déséquilibres– qui s'installent. Ce sont donc les fondements même de la ville – et leur articulation aux nouvelles composantes de la globalisation – qu'il convient de réinterroger aujourd'hui.

L'entrée privilégiée ici consiste donc à observer l'espace de condensation de la globalisation qu'est la rue pour y lire les influences mutuelles issues des processus de patrimonialisation, de standardisation, de valorisation de la diversité culturelle ou encore de polarisation économique et sociale. Depuis l'échec du processus de paix issu des accords d'Oslo et la fermeture progressive des frontières d'Israël aux travailleurs palestiniens de Cisjordanie et de Gaza, le développement d'une immigration non-juive (travailleurs étrangers principalement) recrutée à l'échelle mondiale a encore renforcé l'imbrication d'espaces et de sociétés distincts. C'est de ces présences, productrices d'un nouvel *ethnoscape* israélien, que la rue devient l'espace d'une lecture tant empirique que méthodologique du « faire-société ».

Tel-Aviv : patrimoine mondial et migrations internationales

Tel-Aviv, capitale culturelle et économique d'Israël¹, est porteuse d'un dynamisme palpable. En 2008, de quelque côté que l'on tourne le regard, l'évolution du tissu urbain n'a de cesse de surprendre l'observateur. Rénovations, constructions, élévations² : la ville se transforme rapidement. Simultanément, et de manière un peu contradictoire, Tel-Aviv est depuis quelques années, également, mise en valeur pour son caractère patrimonial. En 2003, l'UNESCO a, en effet, consacré la « Ville blanche » comme synthèse exceptionnelle³ de l'urbanisme et de l'architecture moderne du 20^{ème} siècle. La reconnaissance mondiale de cette ville à peine centenaire participe certainement de l'établissement de Tel-Aviv comme archétype, à l'instar de Jérusalem, d'ailleurs, dont elle serait l'antithèse la plus radicale. Tel-Aviv est cette « concentration spatio-temporelle » (Buttimer, 2007 : 251) d'une société israélienne consommatrice, séculière

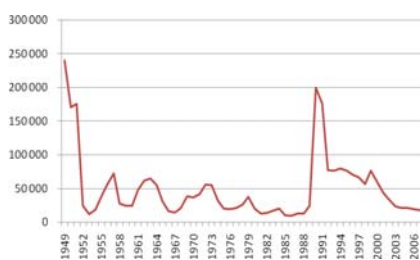


Figure.1 - L'immigration en Israël (1949-2007)

et globale ; dégagée justement de l'ancrage proprement local et religieux de Jérusalem. Mais à trop penser Tel-Aviv comme « libre de tout symbolisme national » (Alfasi, 2005 : 359) et sans ambiguïtés, on se prive des possibilités d'en appréhender toute la diversité.

Car Tel-Aviv, plus que n'importe quelle autre ville du pays, rassemble l'ensemble des « segments » de la société israélienne. Composantes nombreuses d'une

société fragmentée dont on peut rappeler qu'elle s'est principalement constituée en vagues d'immigration successives. C'est donc à l'aune d'un projet socio-national qui, depuis sa création, place la migration au cœur même de son existence, que les courants induits par la mondialisation doivent être pensés. Pourtant, depuis une quinzaine d'années, après une ultime, mais massive, vague d'immigration issue d'ex-URSS (Figure 1), les dernières arrivées sont celles de migrants économiques (Figure 2) – migrants du travail auxquels il faut ajouter réfugiés et demandeurs d'asile.

Couramment rassemblés sous la dénomination de « travailleurs étrangers » (*ovdim zarim*), ces migrants africains, asiatiques, européens ou latino-américains constituent la main-d'œuvre bon marché employée en Israël depuis la fermeture des frontières nationales aux ouvriers palestiniens. La situation est donc paradoxale puisqu'elle résulte d'un double mouvement

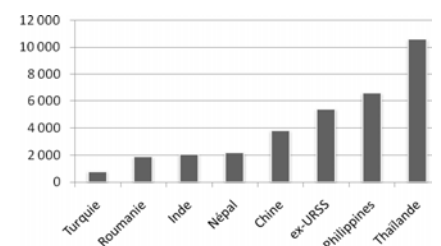


Figure. 2 - Principales nationalités d'origine des travailleurs étrangers entrés en 2007

¹ Tel-Aviv peut également être considérée comme la capitale administrative du pays puisque la plupart des ambassades étrangères y ont leur siège.

² La multiplication des gratte-ciels, et leur étalement dans la ville, est l'évolution la plus frappante de ces dernières années.

³ « La ville blanche de Tel-Aviv est la synthèse d'une valeur exceptionnelle des diverses tendances du mouvement moderne en matière d'architecture et d'urbanisme au début du XXe siècle. Ces influences ont été adaptées aux conditions culturelles et climatiques du lieu, de même qu'intégrées aux traditions locales. » ; <http://whc.unesco.org/fr/list/1096>.

aux dynamiques apparemment opposées : Israël s'est « renfermé » sur lui-même ; en même temps qu'il s'est « exposé » au monde.

Cette dynamique, dans son ensemble, a alors concouru à une diversification encore accrue de la population nationale ; les travailleurs étrangers représentant environ 10% de la force de travail du pays et 25% à 30% de la population des quartiers du Sud de Tel-Aviv⁴.

Tel-Aviv, fragment urbain de la mosaïque territoriale israélo-palestinienne

Dans une ville qui se présente comme un patchwork de quartiers⁵, une mosaïque sociale et économique, l'explication de concentrations de populations particulières⁶ est à chercher dans la géohistoire de la ville.

D'abord un quartier de Jaffa, Tel-Aviv s'est constituée en s'éloignant, toujours vers le Nord, de son centre historique. Reléguant Jaffa, la ville arabe, au Sud comme espace de pauvreté, Tel-Aviv s'est développée comme lieu de la modernité ; jusqu'à aboutir à l'établissement de deux municipalités. Un projet instauré avec la création d'Achuzat Bait⁷ et concrétisé par le plan de l'urbaniste P. Geddes au milieu des années 1920. Le développement de Tel-Aviv comme réalisation d'une entité indépendante a donc produit des frontières et des espaces intermédiaires qui se perpétuent jusqu'aujourd'hui. Ainsi, ce n'est qu'en replaçant le développement de Tel-Aviv dans son contexte que l'on comprend la marginalisation de quartiers qui ont, en leur temps, joué un rôle crucial dans l'essor de celle-ci ; ainsi que les répartitions des différentes populations – migrants économiques, populations pauvres, nouveaux immigrants, etc. – dans l'ensemble de l'agglomération de Tel-Aviv – Jaffa. A ce titre, les quartiers du sud rassemblent aujourd'hui encore les populations les plus pauvres et constituent le pendant à la Ville blanche célébrée : la ville « noire »⁸. C'est sans surprise dans ces espaces des quartiers du sud de Tel-Aviv –Neve Sha'anán, Shapira, Shrunat Ha'Tikva, Florentin et d'autres–, que les nouvelles populations s'établissent. Cette

⁴ En 2007, la population de Tel Aviv-Jaffa s'élevait à 390 000 personnes (env. 7 350hab./Km²) soit un peu plus de 10% de la population de l'aire métropolitaine de Tel-Aviv.

⁵ « L'espace urbain échappe difficilement à une logique de patchwork. », J-L. Piveteau (1995), *Temps du territoire. Continuités et ruptures dans la relation de l'homme à l'espace*, Editions Zoé, Genève, p. 133.

⁶ Pour Izhak Schnell et Yoav Benjamini (2004), le « trait ethnique » est une caractéristique saillante de Tel-Aviv. Mais ils insistent sur le fait que celle-ci présente des « concentrations » de populations particulières sans, pour autant, constituer de « ghettos ».

⁷ C'est de la création d'« Achuzat Bait », en 1909, que l'on date la fondation de Tel-Aviv, alors même qu'il n'est pas le premier quartier juif construit dans cette région géographique. Mais Achuzat Bait est le premier quartier juif de Jaffa a revendiqué un urbanisme à « l'européenne ».

⁸ « Black City is everything that Tel Aviv does not see and does not want to see: all the scenes that are not brought out from the darkroom into the white cube of the museum (...) Black City is the absolute "Other" of Tel Aviv in its embodiment as White City », S. Rotbard (1986) «White lies, white city», *Territories, builders, warriors and other mythologies*, Witte de With, Rotterdam, pp. 26-40, p.32.

« ville noire », espace de circulations demeuré à l'écart de l'aventure patrimoniale et de l'enthousiasme qu'elle suscite, nous montre alors la globalité de Tel-Aviv sous un jour contrasté. L'espace urbain du sud de Tel-Aviv témoigne en effet d'une hétérogénéité sociale, économique, religieuse ou des origines géographiques, voire ethniques, rendant les mouvements de mondialisation clairement visibles.

Ces mouvements, au même titre que la multiplication des enseignes commerciales internationales dans les espaces plus « centraux » du Nord de la ville – mais peut-être de manière plus subtile – fonctionnent comme des témoins de mouvements qui traversent l'ensemble de la société. Les quartiers Nord de Tel-Aviv, aujourd'hui les mieux établis, voient en effet se développer un style de vie « international » qui louche autant vers les États-Unis que vers l'Europe. C'est dans ces espaces que se multiplient les bureaux d'affaires, les gratte-ciel, et de très nombreux commerces de produits manufacturés et de luxe. Si alors dans ces espaces aussi la mondialisation est perceptible – y compris parce que les travailleurs immigrés participent de la construction et de l'entretien de ces bâtiments, de la reproduction sociale de ces rythmes et pratiques – ils constituent en quelque sorte la norme. La norme de ce que produit par endroit la mondialisation : la régularité, l'uniformisation des modes de vie urbains.

Ces traits, peut-être parce qu'ils sont les mieux identifiés, apparaissent donc, dans ce contexte précis, comme moins urgents à décrire. Par contre, en se plaçant dans les espaces de vie des migrants économiques, dans les espaces de cohabitation de ceux-ci et de populations qui les ont précédés, on se place au cœur du processus de recomposition sociale et de reformulation des catégories générales.

Sud Tel-Aviv ou le monde au coin de la rue

Pour qui connaît Israël, Tel Aviv constitue un espace singulier dans le paysage social du pays, une bulle [*Buah*] comme elle est surnommée en référence à la légèreté qu'elle cherche à atteindre pour mieux s'extirper du conflit qui pèse sur le quotidien des populations. Et dans cette bulle, les rues de la partie septentrionale de la ville tissent les liens forts de cette extraterritorialité qui caractériserait Tel Aviv. Les quartiers de Florentin et de Neve Sha'anani offrent cet espace-refuge qui se caractériserait par un état d'hospitalité réciproque : celle offerte à une population de migrants par des citoyens et celle offerte par un monde de migrants « mondialisés » à des citoyens en quête d'ailleurs. C'est donc dans ces rencontres, productrices d'un nouvel *ethnoscape* israélien, que la rue devient l'espace privilégié d'une expérimentation de formes « d'être au monde » et de manières « de faire société » qui sont autant d'intentions ou de résultantes à explorer.

La rue comme méthode

Prendre pour objet la rue soulève inévitablement un questionnement d'ordre méthodologique. D'un point de vue disciplinaire, il convient donc d'interroger l'approche du géographe dans ce qu'elle a comme spécificités ; à savoir : à quelle lecture de la rue peut-elle contribuer, quels en sont les buts, quels en sont les outils, les notions mobilisées ou produites ? Et plus globalement, pour reprendre les termes du

questionnement d'Ulf Hannerz (1980) sur l'anthropologie urbaine, comment les géographes s'engagent dans la ville pour explorer la rue ?

Par une méthodologie qui privilégie un recours à une « observation directe (et discrète) plus ou moins 'participante' » pour reprendre les termes de Jacques Gurwirth⁹, les objectifs ici poursuivis relèvent d'une mise en question des modalités d'exercice de l'observation. Comment d'une monographie urbaine des quartiers sud de Tel Aviv mettre à jour les « fils enchevêtrés [d'une tapisserie] urbaine »¹⁰ qui figurerait la cristallisation de changements globaux à l'échelle locale : *la rue dans la mondialisation...* La tâche est d'autant plus difficile que la dimension éphémère et fugace de ces mises en visibilité peut conduire à une surinterprétation. L'expérience de la « Global'Rue » conduit –comme l'indiquait Colette Pétonnet– vers un possible désenchantement du chercheur qui, impuissant face aux transformations de la ville, « isole ce qu'il croit être des phénomènes, fractionne des tous, et tourne en vain autour d'une réalité introuvable » (1970 : 184) ? Une réalité, toujours provisoire et pourtant manifeste, qui se montre et nous échappe en autant d'éléments à déchiffrer.

Comme a pu le rappeler Tristan Bruslé (2006 :41) dans ses recherches, le géographe a cette capacité de cerner les phénomènes « par la vue (et la prise de vue) » et il cite pour cela les travaux de J.P. Ferrier soulignant que « les géographes ont un rapport aux faits qui est extrêmement commandé par leur sens, et en particulier celui de la vue, et à partir de là sans doute, par l'animation des autres sens ». Il s'agirait donc pour le géographe de lire l'espace de la rue, d'y repérer « les dynamiques qui touchent les rues et ceux qui les habitent » et au final (peut-être) d'en extraire des formes qui seraient autant de mots qui s'ajouteraient à une grammaire de la rue, produit du dialogue interdisciplinaire.

A ce premier niveau de réflexions, l'approche géographique participerait donc d'une micro-analyse de la rue qui peut se structurer de manière intuitive et se décliner dans un champ lexical défini autour de mots comme *trace* (i.e. des éléments qui témoignent d'un passage ou d'une antériorité), *signe* (i.e. un objet qui laisse voir et, peut-être, comprendre une présence), *marque* (i.e. la modification des fonctions du bâti en lien avec de nouvelles présences), ou bien encore *seuil* (i.e. un pas de porte nécessitant la mobilisation d'un capital social pour être franchi)¹¹ et *refuge* (i.e. un porche utilisé dans des temporalités particulières)¹².

L'ensemble de ces termes ouvre l'observation de la rue à la problématique de l'appropriation de l'espace et plus globalement à celle de la définition de l'espace public car « c'est la possibilité même de rendre manifestes ses actes à autrui et d'observer les siens en retour qui institue socialement un espace comme public. C'est en agençant et en mobilisant leur environnement par une activité perceptive et expressive que les acteurs

⁹ *Le Monde*, Rubrique « Le Monde des Idées : Anthropologie », jeudi 26 novembre 1981.

¹⁰ En référence à l'expression de Colette Pétonnet (1973).

¹¹ Nous reprenons ici le terme proposé par Lucine Endelstein (2008).

¹² Voir également les travaux de Tristan Bruslé, *ibid.*

produisent ensemble un champ d'observabilité partagé » (Chelkoff, 1992 :8).

De ces éléments, il ressort que la rue n'est pas qu'un simple décor (Charmes, 2006) ; elle est bien plus un univers de mondes comme ceux des navetteurs, ou comme ici, ceux des migrants internationaux et des demandeurs d'asile. Elle compose un espace-ressources où les individus, qui y circulent, prennent le temps d'une pause ou d'une étape, puisent les représentations qui alimentent ce qui peut-être défini comme un imaginaire migratoire (Simon, 2006). Et en retour, la rue devient aussi l'espace où « le sédentaire » comme « le fixe » trouvent les ressources qui nourriront leurs propres imaginaires. Il s'agit donc d'univers qui donnent sens aux lieux et qui sont à la fois le fruit de coprésences mais aussi de présences successives, distinctes dans le temps.

C'est donc dans ces rencontres que la rue devient l'espace privilégié d'une expérimentation de formes « d'être-au-monde » et de manières « de faire-société » qui sont autant d'intentions ou de résultantes de mobilités et d'immobilités à explorer.

La rue comme intention

Lire et dire la rue en situation de coprésence ouvre la réflexion sur le débat plus large des interactions sociales et en reprenant l'idée de double hospitalité, elle place le débat sur la rue comme l'espace de réalisation « d'un imaginaire social focalisé sur la présence de l'étranger » pour reprendre les propos de Chantal Bordes-Benayoun (2005) lorsqu'elle décrivait la rue ethnique comme un « laboratoire à ciel ouvert ». C'est donc dans cette perspective que cette communication cherche à souligner des formes d'intrusion dans l'espace, qui sont autant de formes « d'être-au-monde ».

Pour exemple, la présence d'immigrés et l'activité commerciale qu'elle a suscitée ont été vécues par un segment -certes minoritaire- de la population israélienne comme l'opportunité d'une transgression. C'est notamment par le biais du commerce que se donne à voir ces expériences sociales. Depuis ces trois dernières années, un ensemble de commerces de produits de consommation non-kascher comme des boucheries porcines ont vu le jour. Ces rues ethniques ont pour public la population des travailleurs étrangers des pays de l'Est ou de Chine mais aussi des Israéliens qui se définissent comme laïcs et souhaitent intégrer ces nouveaux commerces dans leur quotidien et plus largement dans leur choix de vie. Loin du débat idéologique où s'opposent post et néo-sionistes, la modification du paysage social du quartier et les nouvelles relations sociales qui s'y instaurent s'effectuent sans difficultés majeures et ceci malgré le débat qu'aurait pu susciter (à notre sens) ces changements dans la mesure où personne n'aurait pu imaginer quelques années plus tôt que seraient érigées ces diverses enseignes dont certaines avec des noms qui pourraient surprendre la population comme par exemple « *The Kingdom of Pork* ». Les rues du sud Tel Aviv, fruit du processus de mondialisation, sont donc la scène d'un « apprivoisement mutuel » qui même s'il est instauré dans « un échange inégal » (pour reprendre la lecture de la rue ethnique proposée par Chantal Bordes-Benayoun) change le paysage social et ce quelque soit la distance ou même encore la distanciation que l'on puisse afficher à l'égard de « ces » rues.

Toujours, en reprenant l'idée de double hospitalité, elle place le débat sur la rue dans la perspective du « 'coudolement' d'individus tous différents » (Bordes-Benayoun, 2005) à une échelle qui la dépasse. La production d'un *ethnoscape* en constante formation que la rue donne à voir et qui se donne à voir dans la rue doit, en effet, être pensé aussi, et simultanément, à des niveaux peut-être plus abstraits, ou moins directement saisissables. Dans ce sens, la brèche ouverte dans la définition de la citoyenneté, malgré la politique mise en place par le gouvernement depuis quelques années, de restriction des entrées et d'expulsion des travailleurs en situation illégale, est extrêmement significative. Une motion votée par le parlement à l'été 2005 a, en effet, permis – sous certaines conditions¹³ – à près d'un millier d'enfants de travailleurs migrants, toutes origines confondues, d'obtenir la citoyenneté israélienne. Dans un pays où celle-ci constitue un enjeu particulièrement sensible, ce glissement de la loi du sang vers la loi du sol est un réel bouleversement¹⁴.

En conclusion : quelle singularité de la rue-monde à Tel Aviv?

Sans oblitérer le discours dominant, sans minorer l'intérêt des espaces les plus reconnus, c'est donc depuis les lieux de la périphérie que l'observation des évolutions sociales nous apparaît le plus fertile. Ces rues, qui délimitent ces espaces « marginaux », ou tout au moins ces zones intermédiaires, constituent un objet qui fournit, au-delà de l'étude de cas pour soi, des clefs de lecture de la société dans son ensemble. Mais ce propos aussi doit être modéré en rappelant que si la redéfinition sociale des catégories est bien la plus perceptible là où la diversité de la population est la plus visible, les conséquences de ces présences et ces présences mêmes ne sont pas visibles par tous ; ni partout. Les rues des quartiers du Sud Tel Aviv constituent donc une exception, qu'il faut aussi pouvoir déchiffrer, si ce n'est tout simplement voir. Ces espaces, caractérisés, à la fois par une histoire de mobilité et de dégradation urbaine, ont, à travers les différentes époques migratoires, canalisé les nouvelles populations. Plus récemment, certains de ces quartiers, et en particulier celui de Florentin, ont été réinvestis par des populations elles aussi transitoires, tout en étant moins marginalisées : de jeunes israéliens venant de tout le pays, ou de retour d'Inde, en quête d'aventures et d'espace, et de logements bon marché. A Florentin donc, la mobilité « historique » ou l'histoire des mobilités se

¹³ Être né dans le pays de parents entrés légalement, être scolarisé et âgé de six ans ou plus. Au terme de leur 21ème année, ces enfants pourront demander la citoyenneté israélienne.

¹⁴ Ce propos est à modérer puisqu'il y a déjà en Israël deux voies d'obtention de la citoyenneté. Toute personne pouvant prouver son appartenance à la communauté juive a certes le droit à la citoyenneté israélienne mais les Arabes qui peuvent justifier d'une résidence ininterrompue en mai 1948 et 1952 y ont également accès (à ce sujet voir A. Dieckhoff (1999), « Démocratie et ethnicité en Israël », *Sociologie et sociétés*, vol. 31, n°2, pp. 163-173). Par ailleurs, si le projet sioniste tend vers la réalisation de la péréquation entre judaïsme et citoyenneté israélienne, celle-ci n'est pas totale puisqu'il y a des citoyens israéliens druzes, tcherkesses, musulmans et chrétiens.

perpétue aujourd'hui via l'appropriation du quartier – au détriment parfois de la population plus anciennement installée – par de nouveaux « segments » de la société. Participant ainsi de la confrontation de populations – de personnes – qui choisissant pour un temps ce quartier, choisissent également de s'y exposer à d'autres réalités. A Florentin, et à la différence par exemple de Neve Sha'anán, cette présence se révèle surtout au détour des téléphones et nouveaux bancs publics. A mieux y regarder, pourtant, des lieux émergent, lieux d'habitations et de convergence, rendant ici aussi perceptible une population qui se fait volontairement discrète. Florentin se présente alors comme un entre-deux – un *seuil* tissé de *traces* multiples – entre la Tel-Aviv globale consommatrice et le centre d'une globalité industrielle. A Neve Sha'anán, par contre, la présence des travailleurs immigrés a profondément modifié l'image du quartier. A la grisaille qui le caractérisait jadis, de nombreux commerces aux noms tous plus évocateurs les uns que les autres (Disco Bucovina, Mac China etc.) animent aujourd'hui les rues du quartier et lui redonnent un dynamisme populaire notamment par la juxtaposition de cafétérias aux terrasses emplies de travailleurs étrangers les yeux rivés sur le téléviseur qui diffuse films et informations dans chacune de leur langue.

Dans les deux cas, mais selon des modes d'expression différents, la rue devient alors l'espace d'une communauté de destin où l'expérience de l'autre par « coudolement » symbolise avec force la mise en présence qu'organise la globalisation. La rue, espace de sociabilité, est donc devenue la scène d'un « apprivoisement mutuel » qui peut, dans ce contexte spécifique, sembler atypique. La rencontre-découverte ne peut se réaliser que par l'intermédiaire de *signes, marques* et autres symboles entrevus, perçus (ou ignorés), lors d'une traversée du quartier de Neve Sha'anán pour se rendre à la gare routière toute proche et qui laissent imaginer la présence d'un « autre ». Mais ce processus de réduction du phénomène de globalisation à l'échelle de la rue, puis du quartier, est d'autant plus difficile à réaliser que les mobilités urbaines s'inscrivent dans des temporalités alternées, voire décalées. Seules les personnes qui cherchent à partager les activités de ce quartier durant le shabbat¹⁵ peuvent réellement prendre la mesure de ces nouvelles migrations. Néanmoins, le processus, que nous pourrions dire cognitif, de lecture de la globalisation se réalise toutefois d'autant mieux que le quartier de Neve Sha'anán – comme l'ensemble des quartiers du Sud Tel-Aviv – est déjà porteur de sens. En effet, ces populations non-juives, en investissant ces espaces, se sont inscrites dans le continuum migratoire israélien de quartiers qui, de tous temps, ont composé un espace d'accueil pour les nouveaux immigrants juifs modestes. Certains de ces quartiers avaient d'ailleurs été construits à cet effet. A l'étonnement que peut constituer la vision d'hommes et de femmes asiatiques formant de longues files d'attente aux cabines téléphoniques, vient répondre l'arrière plan du paysage urbain, composé d'enseignes défraîchies et écrites en cyrillique (rappelant la vague migratoire d'ex-URSS). Et d'une certaine manière, la permanence de cet arrière plan dote le passant des moyens d'une remise en continuité de son observation. Autant

¹⁵ Le Shabbat, samedi, est le jour de congé.

d'éléments qui laissent supposer que l'expérience de l'Autre ne saurait se résumer à un rapport social teinté de la domination de la société majoritaire tant l'expérience de la diversité a souligné la porosité des frontières de la société israélienne. Mais à l'intérieur même de ces espaces qui, ensemble, constituent les différentes faces d'une même réalité sociale, celle-ci ne se révèle qu'à travers des interstices qui dévoilent au regard les recompositions à l'œuvre.

Bibliographie

Alfasi N. and T. Fenster (2005), "A tale of two cities: Jerusalem and Tel Aviv in an age of globalization", *Cities*, vol. 22, n°5, pp. 351-363.

Bordes-Benayoun Ch. (2005), « De la rue ethnique au vaste monde » in Jeanne Brody (dir.), *La rue*, Toulouse, PUM, pp.281-293.

Bruslé T. (2006), *Aller et venir pour survivre ou s'enrichir : circulations de travail, logiques migratoires et construction du monde des Népalais en Inde*, Thèse de Doctorat en Géographie, Université de Poitiers.

Buttimer A. (2007), « Gaia-graphein : des défis permanents », in A. DA CUNHA et L. MATTHEY L. (éds.), *La ville et l'urbain : des savoirs émergents*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp. 249-265.

Charmes E. (2006), *La rue , village ou décor? Parcours dans deux rues de Belleville*, Paris, Creaphis éditions.

Chelkoff G. et J.-P. Thibaud (1992), « L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, p. 7-16.

Endelstein L. (2008), *Une géographie du renouveau religieux, judaïsme et expérience urbaine en quartier cosmopolite. Paris 19ème arrondissement*, Thèse de Doctorat en Géographie, Université de Poitiers.

Hannerz U. (1980), *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Editions de Minuit.

Pétonnet C. (1970) « Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous », *L'année sociologique*, volume 21, pp.151-185.

Pétonnet C. (1973) « Méthodologie ethnologique en milieu urbain: un groupe espagnol », in *L'homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, pp.457-468.

Schnell I. and Y. Benjamini (2004), "From Chicago and Los Angeles to Tel-Aviv-Jaffa: A Social Areas Model", in J.O. Maos, M. Inbar and D.F. Shmueli (Eds.), *Contemporary Israeli Geography*, vol. 60-61, pp. 29-40.

Simon G. (2006), « Migrations, la spatialisation du regard », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol.22, n°2, p. 9-21.

Pour citer le texte :

Berthomière William, Rozenholc Caroline, « La rue, espace d'une lecture du processus de globalisation (sud Tel Aviv, 2005-2008) », communication présentée au colloque *Où en est la rue face à la globalisation ? Standardisation, singularisation et régulation*, organisé par Djemila Zeneidi-Henry et André-Frédéric Hoyaux (CNRS UMR 5185 ADES, Université Bordeaux 3 – 27-28 novembre 2008).